

Théosophie

Le mot, utilisé par Julien l'Apostat et systématisé par Proclus, n'évoque plus que vaguement aujourd'hui les rites mystérieux et les théories fumeuses d'élites minuscules, à la fois criardes et secrètes :

Mme Blavatsky et la Société théosophique (1875),
la secte de l'Aube d'or (1887),
Annie Besant

(qui fut "par ailleurs" première présidente du Congrès indien, fondatrice d'une internationale féministe et égérie du scoutisme mondial),

le sâr Péladan, le sataniste Crowley, Krishnamurti, les philadelphes, les adeptes de la science chrétienne, Abellio, Mabille et l'Égrégore, plus une kyrielle de gourous dont le prestige n'est fait que de l'ignorance de leurs disciples.

Mais les historiens de la littérature savent qu'on n'explique pas Hugo sans Ballanche, Saint Martin ('l'Homme de désir', 1790)

et les tables tournantes, comme les historiens du socialisme «utopique» (en est-il d'autre?) savent que Pierre Leroux, dont on retrouve l'ombre féconde chez George Sand comme chez Flora Tristan, Fourier et Saint-Simon, fut le pivot d'un siècle marqué par le "spiritisme".

Nerval désignait comme précurseur du socialisme des Illuministes.

D. H. Lawrence était initié.

'Au-dessous du volcan' de Malcolm Lowry
s'inspire de la Kabbale autant que Vaughan ou Tzara.

Goethe diffuse en Occident la mystique d'islām
dévoilée par l'une des branches de la franc-maçonnerie.

Shakespeare s'inspire des Rose-Croix.

Novalis, Senancour, Schelling, Strindberg,
James, Bergson, Meyrink

ne faisaient pas mystère de leurs attaches théosophiques,
sans parler des fondateurs de sectes (Rūmī, Ḥāfiẓ, Suhrawardī)
dont les paraboles ont bouleversé l'horizon littéraire et spirituel.

On imagine bien que les troubadours
(adeptes du 'trobar clus': le "savoir clos")
n'étaient pas amoureux de la voisine et parlaient en symboles.

La théorie du symbole et plus encore du symbolisme —
fondé comme la théosophie sur le principe d'analogie
et la pratique des correspondances (Coleridge, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé)
— doit tout à l'hermétisme.

Pourtant, les théosophes font figure d'inspirateurs d'inspirés:
écrivains du second rayon,
que les doctrinaires du monothéisme réconcilié sous le signe d'Abraham
tentent de ramener dans le giron de la parole révélée (Molla Sadra, R. Guénon).

La théosophie au sens large
est le laboratoire commun de la théologie et des littératures.

De même le mot "ésotérisme"
évoque le patchwork de traditions morcelées
où les déracinés d'Occident ou d'Orient
(Yunus Emre ou Tukārām, aussi bien que Ginsberg)
vont chercher leur savoir (gnose)
dans l'ombre du grand Plotin.

Un doigt de zen, deux de Tao ;
l'île de Pâques et la science des nombres ;
Isis dévoilée, Nostradamus, le 'Zohar' et le vaudou,
la mort sara et les sorcières yaqui,
la Vierge noire et la quaternité,
le 'Yi King' et le 'Livre des morts',
l'alchimie de tous temps et de tous pays.

Pourtant, cet éclectisme interculturel éveille le soupçon :
le sens du mystère y semble éclipsé par la quête du sésame.
N'est-ce pas la clé du pouvoir
que cherchent ces "mystiques" (Gurdjieff)
dont la minutie n'a d'égal que la suffisance ?

Savoir de paumé
dont la planche de salut n'est qu'un radeau sans voiles
ou un souffle sans corps.

D'autant que depuis l'échec des grands mouvements populaires d'inspiration illuministe, la théosophie s'est compromise avec le snobisme.

Le savoir est plus sûr.

L'histoire a désigné les sectes triomphantes (Moïse, Jésus, Mahomet et peut-être le Bouddha) Nombreux ceux qui reviennent de l'"Église externe" à l'Église tout court (Huysmans, Bloy, J. Gray), quitte à y renforcer le courant théosophique réservé par les papes aux ordres contemplatifs.

Chacune des voies du Salut :

par la connaissance (gnose),

par l'amour et la dévotion ('bhakti'),

par la soumission ('islām'),

par le sacrifice ('martyre'),

par la sagesse ('théosophie')

possède son ésotérisme.

Et ces ésotérismes se recoupent ;

chacun puise où il veut, mais ce foisonnement déroute :

les Églises sont plus simples.

Une erreur dont on fait l'expérience vaut mille vérités reçues.

La science est affaire d'imagination.

L'âme ne se nourrit pas de l'expérience des autres.

Il ne suffit pas de mettre la main sur la vérité,
encore faut-il qu'elle s'empare de vous.

Ces préceptes élémentaires suffisent à définir

le champ de la "sagesse divine":

le philosophe remonte de la Nature (ou du réel)

aux Principes ou aux Idées (Platon);

le théosophe déduit le réel du surréel

et sa vision du monde de son intimité avec le sacré.

Alors que le sage sceptique raisonne à hauteur d'homme (Montaigne),

le théosophe pense la divinité

et distingue le jeu des forces en Dieu.

là où le mystique qui emprunte la voie de l'amour

affirme sa dévotion sans chercher à comprendre,

là où le théologien expose et explore la doctrine de la foi

("Si j'ai besoin de miracles, je sais où les trouver",
grogne Chesterton),

le théosophe parie sur une forme précise de la connaissance,
l'habitation en Dieu.

L'esprit scrute tout, jusqu'aux profondeurs divines⁷ (saint Paul). La mystique spéculative (Sоловьев, Бердяев) est ainsi liée à l'art de l'interprétation des signes (le 'tawil' islamique) comme à la doctrine (Crollius) et à l'étude des signatures (Swedenborg) et des éiphanies (saint Anselme, Joyce), expériences révélatrices qui ne s'inscrivent pas forcément dans le champ de la Révélation.

Des siècles durant le rationalisme fut un courant théosophique (Tycho-Brahé, Ampère), jusqu'à ce qu'un pacte spirituel établi par Descartes (il suffit de prouver que Dieu existe, le reste ne le concerne pas) et Kant

(auteur des 'Rêves d'un visionnaire'
où il dénonce les prétentions de Swedenborg
à parler des "choses en soi" comme s'il était l'intime de Dieu)

aboutisse au nouveau partage du monde :
à la raison, la technique ;
aux religions, le sacré.

Le théosophe, lui, a l'ambition d'une connaissance totale (le rêve théosophique renait d'ailleurs sitôt après Kant avec Fichte, Hegel et la "vie de l'esprit"⁷, dont l'Etat sera l'incarnation).

Pour qu'il y ait connaissance - salut,
c'est-à-dire renaissance et savoir,
tout l'homme doit s'y verser.

↑ Sagesse ne se vend pas au marché ↑ (Blake).

Est théosophique toute connaissance qui se veut vitale :
celle qui s'explique par l'histoire de l'Immortel, en nous, autour de nous.

La théosophie, c'est l'Église intérieure, la certitude sans dogme.

Le mystique cherche la présence. L'ayant trouvée et perdue,
il se maintient (par l'ascèse, le risque ou la méditation)
là où elle peut le joindre.

Le théosophe, lui, veut bâtir le langage de cette présence :
expliquer ce qu'elle implique.

Heidegger glose ainsi Hölderlin.

Plus limpide, Silesius dit : ↑ Savoir comme chantent les anges ↑ .

↑ Nous pourrions savoir, ajoute Rilke ; hélas ! nous avons peur.

Ce que nous avons repoussé nous repousse.

Les dieux ont l'être, rien que l'être.

Mais rien n'est plus muet que la bouche d'un dieu ↑ :
on ne connaît que ce qu'on est.

Dire ce qui se dit dans l'indicible
est l'ambition commune du théosophe et des poètes,
que les Pères de l'Église classaient (ce temps n'est plus)
parmi les théologiens : porteurs du 'Logos'.

Le mondialisme théosophique n'est pas accidentel.

Si diverses que soient les cultures, tous les dieux se ressemblent,
plus encore leurs mésaventures.

Pour les Grecs, depuis la 'Théogonie' (Hésiode),
le Panthéon a connu une révolution décisive :

Zeus a jeté les Titans par-dessus bord.

Chaque dieu a son rôle, son domaine, ses attractions et ses rites :

les dieux nouveaux (les dieux de la Cité)
ont remplacé les vieux (Eros).

Être sage, c'est se soumettre à ceux qui règnent.

Malgré les apparences, le monothéisme abrahamique
(Moïse, Jésus, Mahomet) perpétue cette tradition :

la nouvelle alliance — le Nouveau Testament —
révoque et accomplit l'Ancien,

comme les tables de la Loi consacrent la victoire du seul dieu
dont l'Islām chante l'immortalité solitaire
(« il n'est de dieu que Dieu »).

S'il y a une histoire de Dieu, elle est achevée.

C'est une préhistoire.

S'il y a un avenir de Dieu, Dieu l'a prévu et voulu.

La parole est achevée.

Dieu a parlé et c'est le Livre.

L'ésotérisme chrétien des origines ne parle pas de théologie, mais de doctrine (Augustin, Thomas d'Aquin).

Le livre de la nature et celui de l'histoire humaine explicitent le Livre.

Le sens ésotérique (Dante) double le sens anagogique (mystérieux), comme l'allégorique transpose le littéral : mais ces quatre registres ne peuvent diverger.

Il y a des niveaux différents de la Parole, mais la parole est une : ce qui est, est dit.

Dieu ne se cherche pas, pas plus qu'il ne cherche son langage.

De même, à l'intérieur de l'islām, le compromis entre doctrine et science (al-Ghazālī, Avicenne) s'opère contre la gnose (Abulafia, Ṣuhrawardī, al-Ḥallādj) : il faut à l'homme de science et au philosophe une certaine liberté de penser

puisque le livre de la nature et de la méditation ne parlent pas tout à fait la même langue que le Livre.

Mais les deux doivent finir par coïncider.

On est prié de conclure dans le bon sens : le savoir n'apprend pas. Il confirme.

Cette théosophie en laisse corroborer l'Écriture après en avoir exploré les recoins.

Spinoza, s'inspirant de la tradition (qui en hébreu se dit "kabbale") célébrera de même ⁷"la connaissance du troisième degré" ou ⁷"amour de Dieu".

Au contraire, Milton

(auteur d'une 'Doctrine chrétienne' qu'il se gardera bien de publier)

saisi par l'activisme théosophique de son temps

et consterné par l'échec des "fils de Lumière en un temps de ténèbres"¹,

entend conter dans son 'Paradis perdu'

la vraie histoire de Dieu : son retrait

— qui laisse place à l'autonomie de la création
et à la liberté des créatures.

La réversibilité de la chute fait partie du plan divin :

la remontée de la nature vers Dieu, sa réintégration

(thème repris par Schelling, psychologisé par Jung)
et rechristianisé par Teilhard de Chardin).

La théosophie s'appuie sur cette naissance de Dieu à travers les êtres et les âges.

Elle est l'intelligence du devenir d'un Dieu en gésine.

L'hypothèse hermétiste ('l'Atalante fugitive', 'le Songe de Poliphile')

dévoilée par Bacon ou Giordano Bruno

(ce qui est en bas est comme ce qui est en haut)

ce qui est petit est comme ce qui est grand

l'éternel est entier dans toutes ses parties

est aujourd'hui confirmée par les sciences de la matière

et les physiciens n'hésitent pas, selon Abellio ('La Fin de l'ésotérisme', 1973)

à s'inspirer de l'ésotérisme issu de la Kabbale

ou de la théosophie hindoue

('Upanisad' et 'Veda', textes sacrés prébouddhistes) :

la même évolution est en cours
pour ce qui est de la santé - salut (Paracelse)
et de la réintégration des forces "occultes" ou "psychiques"
à l'intérieur du corps - esprit de l'homme :
la théosophie n'est pas l'histoire des personnes de Dieu
(ses masques, ses incarnations),
mais celle de son être et de son évolution (le contraire de l'involution).

A travers nous, Dieu se déploie .

Sous sommes les accoucheurs de Dieu .

Renaître en lui , c'est l'aider à naître .

La théosophie rejoint ainsi l'histoire de l'énergie spirituelle
(comme dira Bergson, beau-frère de l'hermétiste Mathers)
que les pratiques occultistes ou spirites cherchent à capter
et invitent à se manifester .

Car c'est le paradoxe de cette surexistence du Dieu inachevé (ff. Corbin)
qu'elle se réintègre en se manifestant ,
qu'elle se recueille en se diffusant :

invocations d'esprits et tables tournantes font sourire les exorcistes
qui s'acharnent à chasser les esprits que le théosophe invite .

Mais que n'a-t-on pas dit des fous
qui pensaient que l'air était parcouru de voix ,
d'ondes et d'électricité

ou que l'existence même était d'ordre magnétique ?

Si les théosophes ont écrit de belles pages dans l'histoire de la crédulité, leurs ennemis n'en ont pas moins écrit dans l'histoire de la bêtise. D'ailleurs, ni Dieu ni les dieux n'ayant coutume d'être visibles, toute pensée religieuse relève de l'occultisme.

Le mot ne gênait pas Einstein et nul n'a vu l'atome ou la pensée.

La différence

n'est pas dans le statut de l'invisible ou de l'immatériel mais dans la perception de l'événement et de la loi :

la science n'étudie que le répétable - vérifiable ;

le théosophe recherche l'inouï,

comme il célèbre l'Unique — non pas le seul, mais ⁷ce qui jamais ne se verra deux fois⁷.

Ce qui est marginal n'est pas forcément subalterne.

L'influence et l'influx, le fluide et l'aimant, la théorie de la monade, de l'état et du vide actifs sortent de l'ombre

à l'époque de cette grande explosion théosophique que fut le romantisme

qui ne dissociait ni la science des symboles (Novalis)

ni la symbolique des rêves (Van Giesbert)

de la logique de Dieu (J.P. Brisset) :

c'est dans le vide intense qu'Il paraît.

Si les sciences ésotériques sont mystérieuses,
c'est qu'elles traitent du mystère.

Si elles se pratiquent dans des cercles d'initiés,
c'est parce que le savoir officiel les méprise ou les excommunie.

Elles sont aussi secrètes par peur de la censure.

Une bonne part du caractère "ésotérique" de la théosophie
est due à la prudence :

nombreux sont les martyrs de la théosophie

depuis Suhrawardi (décapité et brûlé)

jusqu'à Giordano Bruno (brûlé),

en passant par Tanchelm (qui condamnait le travail),
Joachim de Flore (qui annonçait le règne de l'Esprit),

Marguerite Poret (nous sommes déjà sauvés),

Arnaud de Brescia (jeté dans le Tibre),

Manfreda (la première femme qui célébra la messe, en 1300),

Winstanley (chef des Diggers, théosophes révolutionnaires),

Valdo (dont s'inspira François d'Assise).

Leurs noms ont survécu (rarement leurs œuvres),
grâce à leurs compagnons de route à l'intérieur des Églises
(Ruusbroek l'Admirable, Maître Eckhart, Postel)
ou à des humanistes

(Pic de La Mirandole, Ficin, Le Févre de La Boderie),

avant que certains puissent parler ouvertement
(les néoplatoniciens de Cambridge, Goethe)
parce que devenus "conseillers d'État":
tout pouvoir non cynique a besoin d'une vision.

Sous l'influence du protestantisme
(qui établit sa respectabilité sur la chasse aux illuminés révolutionnaires)
et du marxisme spirituel
(Lassalle, W. Morris, Lafargue, W. Benjamin, E. Bloch, Kizan),
on a tendance à lier presque exclusivement l'essor théosophique
à l'histoire du millénarisme révolutionnaire
et du mouvement utopique (K. Eohn).

Vue exacte mais incomplète.

Le mythe de Faust - Méphistophélès
dit assez dans quelle suspicion les théosophes furent tenus,
comme la science-fiction depuis Mary Shelley
dit la crainte qu'inspire l'alliance du pouvoir occulte
et du pouvoir tout court.

L'insistance de la théosophie sur la maîtrise du savoir
(et pas seulement sur sa quête)
s'explique par ces mésaventures:
la preuve de la sagesse, c'est le sage.

Et le sage n'est pas dieu, si proche qu'il soit du divin.

Les périodes de manifestation de la théosophie coïncident avec celles de la démocratisation du mysticisme :
II^e, XII^e-XIV^e, XVI^e, XIX^e siècles.

Éruption et latence,
politisation et retour à l'ombre
sont le rythme normal de la science "secrète".

La persécution fut d'autant plus vive
que la gnose prend dès qu'elle se mêle de politique
des allures prophétiques :
il s'agit de transmuer l'humain.

Spontanément antinomiens

("Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes", P. de Bruis)

et donatistes

(la pureté n'apparaît qu'au pur)

les théosophes ont plus souffert dans l'Église d'Occident
que dans celle d'Orient

— laquelle, sous l'influence de Grégoire Palamas,
fait sa place à la recherche de la paix intérieure
(hésychasme)

et aux spéculations
(sur l'androgynie notamment).

Reste que la méfiance des institutions est justifiée :
les États-Unis, la République française,
la Révolution soviétique

furent pour une part l'œuvre de ces mystérieux rêveurs.

En excluant les théosophes de tout poil
(shakers, diggers, quakers, dissidents, etc.),
l'Angleterre assurait le succès de la révolution
qu'elle avait étouffée chez elle.

Emerson venu saluer en Europe les explosions de 1832 et 1848
décrivit ce qu'il reste de ^{↑↑} l'âme anglaise ^{↑↑} :

^{↑↑} L'homme en Angleterre
s'accorde de n'être qu'un produit de l'économie politique.
Un bon Anglais s'exclut des trois quarts de son esprit...
Ils redoutent les idées, la poésie, la religion
comme autant de fantômes ...

et après avoir tenté de domestiquer le Saint-Esprit
et de l'habiller de drap fin et de guêtres,
les voilà pris de crainte :

n'y a-t-il pas là-dessous quelque force latente ? ^{↑↑}

^{↑↑} Tous les pays qui n'ont plus de légende
seront condamnés à mourir du froid ^{↑↑} (P. de La Tour du Pin)

Les religions sans théosophie aussi.

Celui qui change l'Empire ne naît pas sur le trône.

Influencer ceux qui ont de l'influence suffit, dira George Eliot.

Là où est la blessure, croît aussi le salut (Hölderlin).

La "contamination" du désir de savoir
et de la soif de salut
fait bondir les rationalistes :

l'histoire n'aime que les sectes qui ont réussi.

Le Christ promettait le Royaume, pas l'Empire.

Mahomet prônait la réforme des mœurs,
pas le règne des fidèles.

Ce n'est pas le mélange du spirituel et du politique
que condamnent les Églises en vitupérant les sectes :

c'est leur monopole qu'elles défendent
contre la concurrence sauvage ou sournoise des "illuminés".

La littérature,
progressivement émancipée des pouvoirs temporel et spirituel,
a héréité au contraire de l'indistinction proprement théosophique
entre savoir et sagesse,

désir de réforme et "messianisme collectif".

La littérature créatrice
n'est pas la branche ouverte de l'ésotérisme qui l'inspire,
mais plutôt sa branche impatiente.

Balzac n'entreprend 'la Comédie humaine'
que grâce aux perspectives que lui ouvre
la "recherche de l'absolu".

^F Pour situer la logique, il faudrait lui être extérieur^T,
dit Wittgenstein.

La théosophie offre aux "réalistes"
l'extériorité nécessaire à leur vision du réel.

Balzac n'est pas théosophe
uniquement dans les œuvres qui vulgarisent Swedenborg ('Séraphita'),
mais d'abord par l'ambition de dire le tout du présent
comme un état de l'éternel en travail.

La preuve de la vision,
c'est l'œuvre.

Ce sont d'ailleurs les théosophes qui, les premiers
(Gili pour l'islām, Böhme pour la chrétienté)
firent l'éloge de la création imaginative
— reste insouillé du divin dans l'homme,
force de réintégration —
qui divinise l'humain
et humanise Dieu.

Mais d'autres thèmes ou termes viennent des théosophes.

D'abord la restitution au divin de sa féminité.

Dans la théosophie hindoue — dont on fait à tort une "religion" —, chaque dieu a son énergie active, sa 'shakti', qui est femme.

Restitution plutôt que création, puisque c'est le monothéisme abrahamique qui, contre le culte d'Isis notamment, a amputé Dieu de sa diversité et de sa féminité.

La divinisation de Psyché (Apulée),
le culte de la Sophia
ésotérique chez Böhme

(— par elle Dieu passe du courroux à l'amour, et du feu à l'eau —), mais parfaitement accepté dans l'église orthodoxe
celui de la 'Shakinah'

(soufi puis judéo-arabe — encore ésotérique)

et tous les mythes de la reconstitution de l'"androgyne" sont des thèmes majeurs de la pensée théosophique, que n'expliquent ni les "phantasmes" ni les "complexes" des auteurs.

Le dialogue de Monos et Una d'Edgar Poe, grand connisseur de la mystique (hérétique) d'islām, dit cela fort bien :

Dieu ne sera sauvé que s'il devient homme-femme.

L'Un, c'est le couple.

Second thème majeur et non moins hérétique,
celui de l'Émanation comme image du processus créateur.

Le Dieu monothéiste crée par séparation.

Les dieux du Panthéon prennent le pouvoir dans un monde créé
— d'où la nécessité d'un démiurge.

Pour la tendance centrale de la théosophie,
Dieu ne crée qu'en se dualisant puis en dépassant cette dualité.

Comme les "tendances" qui, aux Indes,
se nomment Visnū (la concentration),
Śiva (l'expansion qui désintègre et recompose)
et Brahmā (puissance d'équilibre),
les "énergies" qui s'affrontent en Dieu
représentent des états de son être.

Le tout est de repérer l'état présent.

D'où les spéculations sur les dates (l'"Apocalypse", Yeats).

Le principe de non-dualité (deux est le masque de l'un)
n'aboutit pas au culte de l'unité
(un est le chiffre de l'illusion, de la fusion effusive, de la perte)
mais à la pratique, forcément contradictoire,
de la solitude réservée :

Dieu est dans chacune de ses créatures,
de même que le poète est dans chacun de ses personnages.

Mais naïf qui croirait l'y saisir tout entier .

Dieu n'est pas seulement insaisissable :
il ne se saisit pas lui-même .

Il y a (Shelling) un inconscient de Dieu qui tend à la conscience
et dont "notre" inconscient n'est que le sombre substitut .

Le sage en Dieu , le théosophe ,
n'est donc pas celui qui s'arrache à la division ,
mais celui qui s'abandonne au jeu des forces en lui-même
et laisse s'opérer l'œuvre :

↑ La vie s'efforce partout de se montrer ⁷ (Saint-Martin) .

Mais ce n'est qu'un effort :
son jumeau le précède , qui est Mort ,
non pas la mort - événement

mais la part de mortalité qui se glisse dans chaque événement
et même dans la naissance .

Ainsi Emerson célèbre-t-il le Brahmā intérieur ,
celui qui permet de vivre dans l'élan de la contradiction
et de placer la vie au service de ses éclusions .

À la limite tout est divin , rien n'est Dieu .

↑ De lui on ne peut rien dire ⁷ ,
disait déjà Clément d'Alexandrie ,
dont s'inspire Oscar Wilde .

La théologie de la mort de Dieu (Jean Paul) ne se résume ni dans le réflexe apeuré de Dostoïevski ni dans la jubilation mortifère de Nietzsche.

Elle ne débouche ni sur l'intégrisme ni sur le surhumain,

mais sur la résorption des figures divines et la célébration de la divinité des hommes.

De même que la chute n'était ni totale ni irréversible,

de même la rédemption n'est ni à venir ni selective.

Elle est à qui regarde vraiment : le monde en même temps que nous se lève.

Bernanos : on ne tombe qu'en Dieu.

Ce recours à la voie négative ne débouche nullement sur le nihilisme, mais sur l'exaltation du sacré de tout ce qui vit

(Blake, Tolstoi, Tagore, R. Rolland) :

tout ce qui vit est sacré

à commencer par "la divine face humaine" (Blake).

L'art immortalise sans conférer l'immortalité.

Il y a plus de choses sur terre et au ciel
que n'en peut rêver votre philosophie ("Hamlet").
Non seulement cet "univers actif" (celui du panthéisme)
est plein d'âme (la "surâme" d'Emerson),
mais "un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres" (erval).
La théosophie préserve ainsi, avec celui de Plotin,
l'enseignement de Pythagore "exoterisé" par Ovide.

L'Aube dorée
que l'Action favorise ou combat
n'est pas celle du Second Avenir (Yeats),
ni de l'Antéchrist :
la théosophie naît du refus du manichéisme.

Il s'agit moins de liberté que de libérations,
moins de libérations que de délivrances.

L'homme est l'accoucheur du Verbe.

« Ce qui est aujourd'hui prouvé
fut autrefois imaginé » (Blake) :

L'imagination n'est pas une force subjective
ni individuelle,
elle aide le monde à devenir sujet (Schelling, Shelley).

La recherche des vivants et des esprits individualisés
qui peuplent l'invisible
n'est pas seulement le fait d'imaginaires délirantes
(celles du fantastique illusoire ou du roman de terreur),
ni même d'une intuition si forte
qu'elle brise celui qu'elle frappe (folie),
elle est l'ébauche d'une science des esprits.

↑ Tout ce qui est visible
n'est que l'invisible élevé à l'état de mystère.
Tout deviendra visible ↑, dit Novalis.
Le poète et le voyant sont les artisans du mystère.
Aidant l'esprit à se manifester,
ils impliquent le monde,
non pas en dévoilant des mystères tout faits,
mais en faisant naître au mystère visible
ce qui n'y a pas encore accédé :
le divin est une création sans auteur.

↑ Ce qui est créateur doit se créer soi-même ↑ (Keats).
Ce qui se crée soi-même, cela est créateur.

Par définition, la sagesse se nourrit du désespoir qu'elle surmonte :
Postel après Ṣuhrawardī fait de l'âme un phénix
(cygne ou martin-pêcheur).

Si la taille ni le temps ne font rien à l'affaire.
À l'image du Vieux Fou

(l'Ibrizen de Blake, le Démiurge des gnostiques, le Xihil des cathares),
la sagesse humaine (non théosophique)
substitue, vaillle que vaillle, celle du Vieux Sage :
image renforcée par le schéma de l'initiation
où les plus vieux initient les plus jeunes.

Dès Mozart (bon initié),
peut-être dès Rabelais (Panurge),
c'est la passion juvénile qui, au contraire,
incarne la sagesse en Dieu :

le romantisme et son éloge de la vitalité marquent,
comme le surréalisme,

cette mutation dans l'histoire de la théosophie ;

l'émerveillé ne chante-t-il pas la jeunesse d'un monde à naître (Hölderlin) ?

Y avoir que la création est en cours peut changer bien des choses :

La treizième revient, c'est encore la première⁷ (Serval).

La sagesse est un rêve de jeunesse réveillé dans l'âge mûr :
de même la poésie rénove le langage.

La théosophie reprend ainsi l'image hermétiste du bain de jouvence.

Au lieu de reconsidérer l'hérésie théosophique du point de vue de l'orthodoxe qui mutilé les dieux et de jeter sur l'Imagination au travail le regard myope d'une raison dévitalisée plus soucieuse de méthode que de fruits, la critique littéraire pourrait, elle aussi, s'enraciner dans l'arbre mi-feu, mi-feuilles : sans enthousiasme rien de vrai ; à craindre la fumée, on étouffe le feu.

Pour les chrétiens néoplatoniciens (Spenser) comme pour les "sans dieux divins" (Shelley), les poètes sont les "législateurs méconnus de l'humanité" : les parleurs d'un divin sans dieu et d'un sacré sans rite, qu'anime l'émerveillement, ceux qui donnent forme aux images dont on peut vivre.

Malgré ses aberrations (bien innocentes au regard des méfaits des fois constituées), le souci théosophique se démocratise sous nos yeux : l'homme vit de poésie.

Refaisons l'homme-poète.

À défaut, laissons-le se refaire.

À quand la psychosophie ?